



VOLTAIRE

**Mélanges de
philosophie,
de morale
et de
politique**

PRÉFACE DE SYLVAIN MENANT

Rivages poche
Petite Bibliothèque

À la fin de sa vie, Voltaire rendu illustre depuis longtemps par ses grandes œuvres philosophiques, entretient un dialogue avec ses lecteurs de toute l'Europe par une multitude d'articles, qui circulent avant d'être réunis par l'auteur lui-même dans des volumes de *Mélanges*. Il y donne de façon incisive et souvent humoristique son opinion sur toutes sortes de sujets.

On y retrouve l'essentiel de sa pensée et son inimitable tour d'esprit ironique. Cette ironie n'empêche pas le vieux philosophe des Lumières de proposer par petites touches brillantes une sagesse tolérante faite de la recherche, malgré la folie et les horreurs du monde, d'un bonheur raisonnable.

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur
chez le même éditeur

Lettres (1711-1778)

Voltaire

Mélanges de philosophie,
de morale et de politique

*Choix des textes, préface et commentaires
de Sylvain Menant*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : *La balançoire* de Jean-Honoré Fragonard
© Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4908-1

Préface

Le nom de Voltaire, qui n'est qu'un pseudonyme, connaît depuis le XVIII^e siècle un succès exceptionnel. Ce qu'il évoque est difficile à définir exactement. C'est à la fois l'institution et sa remise en cause, le confort et le conflit, la vieille France et les débats les plus actuels, l'élégance et la traversée des apparences. Toutes les villes françaises, et beaucoup de villages, ont leur boulevard, leur place, leur rue Voltaire, hommage des municipalités à l'un des héros – monarchiste convaincu d'ailleurs – de l'idéologie de la III^e République ; on trouve aussi parfois une impasse Voltaire – sans qu'on puisse interpréter ce choix comme un jugement de la municipalité sur l'avenir de sa philosophie. Il y a partout des cafés Voltaire, hommage involontaire sans doute à sa sociabilité et à son goût pour la conversation, ou plutôt au nom de la rue où ils sont implantés. Il y a des journaux, le plus souvent satiriques, qui ont pris son nom, profitant de sa réputation d'esprit. Je ne sais trop ce que peut

suggérer le choix des créateurs de la marque de vêtements Zadig et Voltaire, sans doute une touche de fantaisie et de non-conformisme, mais dans la bonne qualité. Quant au fameux fauteuil Voltaire des intérieurs bourgeois du XIX^e siècle, toujours en usage et présent en France dans les catalogues d'ameublement, sauf chez Ikea, on peut le considérer comme un monument voltairien plein de sens : tout en courbes d'une facture très élaborée, avec son haut dossier où la tête peut s'appuyer, et interdit l'avachissement, son rembourrage douillet, son velours caressant, ses appuie-bras surmontés d'un petit coussin, il invite à de longues lectures attentives comme en a fait le grand lecteur qu'était Voltaire, et comme doit en faire celui qui se jette dans l'œuvre immense de l'écrivain. En somme, sans avoir rien lu de son œuvre, chaque membre de la communauté française d'hier et d'aujourd'hui a pu et peut faire à Voltaire une place significative, même une petite place, dans la mosaïque dont est constituée la culture individuelle et collective.

À l'origine historique de cette place, qu'aucun autre écrivain peut-être ne partage avec lui, on sait qu'il y a deux coups d'éclat : le succès de *Candide* et l'affaire Calas. Ces deux événements sont pourtant marginaux et tardifs dans la carrière de Voltaire. Ils datent de la vieillesse de l'écrivain, qui a écrit *Candide* à soixante-quatre ans et a défendu les Calas à soixante-huit ans (âges avancés pour l'époque), alors

que sa célébrité littéraire était grande dans toute l'Europe. *Candide* appartient à un genre peu estimé par son auteur (bien qu'on lise surtout ses contes aujourd'hui) ; c'est un conte en prose, ou « petit roman » comme l'a appelé parfois Voltaire, qui a mis du temps à le reconnaître comme son œuvre. La langue y est plus crue que dans le reste de ses écrits ; au point que les premiers critiques niaient qu'il fût l'auteur de cette fantaisie. Quant à l'affaire Calas, il est étrange que Voltaire s'en soit mêlé : Calas, un père de famille condamné à mort à Toulouse pour le meurtre de l'un de ses fils, était protestant, et Voltaire avait coutume de s'en prendre aux protestants comme à des fanatiques. Mais il fut vite convaincu de l'injustice de la condamnation, et lança une campagne finalement victorieuse pour la réhabilitation de Calas et de sa famille. Après *Candide* et l'affaire Calas, le vieux Voltaire devint pour le grand public « l'auteur de *Candide* » et le défenseur des Calas. Mais ce n'est pas ce qui avait fait de lui l'écrivain le plus admiré de toute l'Europe. Pour tout le monde, il était « l'auteur de *La Henriade* », un long poème épique, et lui-même signait certaines de ses œuvres de ce nom : « l'auteur de *La Henriade* ». C'est cette situation littéraire particulière qu'il faut prendre en compte pour comprendre la place et le sens que peuvent avoir dans son œuvre les textes réunis sous le titre collectif de « mélanges ». Ils ne constituent qu'un à-côté de l'œuvre. Voltaire,

né en 1694 sous le règne de Louis XIV, avait un projet de carrière : il a voulu devenir un grand écrivain sur le modèle des classiques triomphants de sa jeunesse, Corneille, Racine, Boileau, et a exécuté pendant les cinquante premières années de sa vie un vaste programme de créations dans tous les grands genres de l'époque : notamment la tragédie, grâce à laquelle il triompha sur toutes les scènes européennes, l'épopée, l'histoire, avec *l'Histoire de Charles XII*, *Le Siècle de Louis XIV*, *l'Essai sur les mœurs* qui est une immense histoire universelle, le poème philosophique, avec les *Discours en vers sur l'homme*. C'était de quoi conquérir la célébrité, publier des œuvres complètes (évolutives), entrer à l'Académie française, devenir historiographe de France, maître de poésie, ami et chambellan du roi de Prusse, tout en faisant fortune par d'autres voies pour faire grande figure et disposer de l'indépendance. Mais à côté de ce monument littéraire, cet auteur extraordinairement fécond n'a cessé de composer une multitude de textes inclassables dans le système des genres. Tantôt ils sont imprimés dans les périodiques du temps, tantôt dans des brochures de 4 à 16 pages que Voltaire appelait des « petits pâtés », tantôt ils sont réunis en volume, avec ou sans le contrôle de l'auteur, parfois complétés par des textes d'autre origine. Cette production devient de plus en plus importante dans les dernières décennies de l'écrivain, alors au comble

de la gloire et à l'abri dans son château de Ferney près de Genève. Des recueils successifs paraissent sous le titre de *Mélanges* à partir de 1756, avec des contenus divers, partiellement renouvelés, mais le phénomène atteint son sommet avec les *Nouveaux mélanges philosophiques, historiques, critiques, etc., etc.*, publiés en dix-neuf volumes par les Cramer à Genève de 1765 à 1776, plus de 7 000 pages en tout ! Dans les textes ainsi réunis, des œuvres importantes se trouvent mêlées à des opuscules, à de brèves épîtres, à des pages polémiques suscitées par un livre, un procès, un article de presse. Plusieurs contes, des tragédies, des œuvres déjà publiées à part comme le *Traité sur la tolérance*, les *Annales de l'Empire*, finissent par y trouver place. La nature des mélanges s'en trouve changée.

Car à l'origine ce qui séduit le lecteur, c'est le passage rapide d'un sujet à un autre, la diversité des points de vue. La curiosité qui l'attire vers ce type d'écrits, moins contraignants que les grandes œuvres qui appellent en principe une lecture suivie, est de la même nature que celle qui fait la séduction des journaux, où se côtoient les nouvelles politiques, les chroniques culinaires, les drames du bout du monde et les accidents de rue, le carnet du jour et les charniers des guerres. Se plonger dans quelques pages des mélanges voltairiens, c'est découvrir la richesse d'un esprit et d'une culture aux multiples facettes. Voltaire a fréquenté la cour

et la ville, les jésuites qui l'ont formé au collège et des moines érudits, il a vécu dans l'intimité d'aristocrates français et étrangers, causé avec des rois et des reines, lu et annoté des livres de toute langue et de toute nation, en français, en latin, en anglais, en italien, ou en traduction ; il a entretenu des relations suivies avec les meilleurs économistes de son temps, avec des ministres, des ambassadeurs et des généraux. Pendant une longue vie, il a été mêlé aux débats et aux conflits les plus importants de son siècle. Cette curiosité universelle et cette rare expérience ne peuvent se résumer, même dans une vaste synthèse comme l'*Essai sur les mœurs*. La formule des mélanges convient au foisonnement des curiosités et de la pensée voltairiennes. Les *Pensées sur le gouvernement* mettent en lumière le refus que le philosophe oppose aux essais de simplification. La réalité est complexe et il faut tenir compte de cette complexité, qui ne permet pas toujours de conclure. Aussi est-on condamné à l'inconfort intellectuel. Dans *Il faut prendre un parti*, Voltaire écrit des hommes que « leur don de penser est très souvent un tourment ». Ce tourment s'exprime dans les mélanges par la mise en présence de personnages en quête de la vérité, et qui parviennent difficilement à se mettre d'accord, ou n'y parviennent pas. Aussi la forme préférée des mélanges est-elle le dialogue, celui d'Épictète et de son fils, ou celui de Lucrèce et de Posidonius, ou celui d'un sauvage et d'un

bachelier, ou celui du douteur et de l'adorateur, ou celui du païen, du musulman, du janséniste, de l'athée, du citoyen, dans *Il faut prendre un parti*. Par cette formule qui sert de titre à une magnifique synthèse philosophique sur la question de l'existence de Dieu, Voltaire ne se pose pas en avocat de l'engagement : tout au contraire, il rejette les prises de position partisans et leurs catastrophiques conséquences historiques. Mais il affirme que c'est sur l'existence de la divinité qu'on ne peut pas rester indifférent. La question religieuse, le rejet des superstitions, l'horreur de l'intolérance, le refus de la morale de l'Évangile des Béatitudes, l'appel à une concorde générale fondée sur des évidences morales universelles, voilà ce qui se retrouve d'un texte à l'autre malgré la diversité des thèmes et des voix.

En effet, si la voix de Voltaire se fait entendre partout dans ces mélanges par la cohérence des préoccupations et le tour spirituel de la réflexion, elle revêt d'irrésistibles modulations. On les entend dans la variété des dialogues et la caractérisation des interlocuteurs ; on les entend aussi dans les textes auxquels Voltaire prête des auteurs imaginaires, choisis parmi les défunts, comme l'abbé de Tilladet, ou purement imaginaires, comme M. Cubstorf, Antoine Vadé ou l'anonyme citoyen de Genève des *Idées républicaines*, marionnettes aux voix plaisamment contrefaites. Ces

voix d'emprunt lui permettent de manier le fouet impunément. Dans des articles sur l'économie française ou l'urbanisme parisien, il peut critiquer les positions conservatrices et proposer des innovations hardies à visage découvert. Mais quand il s'agit, comme dans le *Discours aux Welches*, de dresser un réquisitoire contre la décadence de la France, le masque d'un inconnu comme Antoine Vadé est bien utile. Le lecteur est néanmoins invité à une appréciation subtile. On s'interroge souvent sur la part que l'écrivain prend dans les développements d'idées qui ne sont pas vraiment les siennes, ou pas du tout. Lui qui a été formé à Paris à l'art de la conversation sait entrer dans les pensées d'autrui, et en jouer avec un grain de sel délicieux. Le bariolage qui en résulte est plein de sens. Les mélanges ne sont pas seulement une façon de publier ensemble des textes trop courts en général pour faire l'objet d'une édition séparée. Ils constituent peut-être par excellence le genre d'une civilisation mélangée, une civilisation nourrie et ivre de mélanges. Voltaire écrit pour une Europe à la fois profondément païenne et profondément chrétienne, convaincue des vertus de la monarchie et nourrie de rêves républicains, pénétrée de sa supériorité et ouverte aux autres cultures, rationaliste et rêveuse, fascinée par les systèmes et sceptique sur leur valeur, éprise de vie simple et avide de raffinements. C'est à cette

société qu'il a tant plu de feuilleter les mélanges de philosophie, de morale et de politique de Voltaire, et nous y prenons le même plaisir, nous qui sommes les héritiers de cette société.

Sylvain MENANT

Mélanges de philosophie,
de morale et de politique

Le lecteur trouvera des éclaircissements et informations bibliographiques à la fin de chaque texte.

De la frivolité

Ce qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de *Bacha Bilboquet*, c'est que, pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a faits frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminants accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégoûtante du sang de nos compagnes ; renards poursuivis par des chiens ; tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, et nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale, dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette même ville où le maréchal de Marillac fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apostés par un prêtre dans sa propre maison de campagne,

où il caressait Marion de Lorme comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient ses sanguinaires volontés ?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans toutes ses fibres et sans avoir le cœur glacé d'horreur : me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts et mourants de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg Saint-Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Ferronnerie sans verser des larmes et sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables et sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes et du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris, le jour de la Saint-Barthélemy, sans dire : c'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de Dieu ; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère ; c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie qui, ayant perdu leurs enfants, leur maîtresse,

une grande partie de leur bien, et par conséquent toute leur considération, et même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions répétées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle et faisaient à souper des contes qu'on croyait plaisants ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon : si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Élysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez et jouissez.

*

Imprimé d'abord dans les Nouveaux Mélanges de 1765, intégré ensuite dans les Questions sur l'Encyclopédie. Bacha Bilboquet est le dédicataire fictif d'un recueil de plaisanteries et calembours publié en 1713 par l'abbé Cherrier. Dans les évocations historiques successives, il s'agit du procès en sorcellerie de la maréchale d'Ancre, dite la Galigai (1617), de celui du maréchal de Marillac (1632), de la Fronde déclenchée par le conflit entre Mazarin (cardinal en rouge) et les parlementaires (en robe noire) en 1649, de l'assassinat d'Henri IV rue de la Ferronnerie (1610), du massacre des protestants le

jour de la Saint-Barthélemy (1572). Selon les croyances antiques, l'eau du fleuve Léthé procurait l'oubli à ceux qui la buvaient en se rendant aux Champs-Élysées, séjour des bienheureux après la mort.

Lettre de M. Cubstorf,
pasteur de Helmstadt,
à M. Kirkef, pasteur de Lauvtorp,
sur la tolérance

Je gémis, comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent ; nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable ; et ils répondent à plusieurs de nos inventions :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'ai réfléchi, dans l'amertume de mon cœur, sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge, et tout sexe, déploient si hautement contre nos semblables ; peut-être nos divisions en sont-elles la source ; peut-être aussi

devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs, nommés *quakers*, tous à l'Église romaine, et l'Église romaine à tous.

Si nous avons été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondements d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité et de la modestie ; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus*, nous forçons leur amour-propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage et plus utile d'employer la douceur, qui vient à bout de tout ?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires qu'il faut être en démence pour les nier ; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures, « qu'il ne faut pas faire usage de sa raison avec elles ». Comment veut-on qu'ils ne soient pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires ?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'*universelle* ; mais qu'avons-nous à répondre, quand nos adversaires prennent une mappemonde, et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages ; ne les révoltons point en leur disant qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus soulevé les savants. Ils ne conviendront jamais que Confucius, Pythagore, Zaleucus, Socrate, Platon, Caton, Scipion, Cicéron, Trajan, les Antonins, Épictète, et tant d'autres, n'eussent pas de vertu ; ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Hélas : l'anabaptiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siège de Münster, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de Guise ? le papiste, en sonnant les matines de la Saint-Barthélemy ? Poltrot, Clément, Chastel, Ravaillac, le jésuite Le Tellier, étaient très dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de La Mothe Le Vayer, de Gassendi, de Locke, de Bayle, de Descartes, de Middleton, et de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux arguments qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le P. Canaye disait : « Point

de raison » ; et moi je dis : « Point de dispute, point d'insolence ! »

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissé emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons disputé aux princes leur juridiction ; que nous avons troublé les États, que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès ; convenons que l'Église est dans l'État, et non l'État dans l'Église. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales encore plus que nos dogmes qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois et contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps et dans tous les lieux, à qui en est la faute ?

L'humilité, le silence, et la prière, doivent être nos seules armes.

Les savants ne croient pas certaines assertions (ni nous non plus). Eh bien ! les croiront-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains, ne croient pas en nous ; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'État, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu et des hommes ? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, et outrageons-nous un Allemand, un Anglais, qui ne pensent pas comme nous ?

Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, et déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez ?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faisons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissants du monde et les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent ; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguons jamais, et qui peuvent nous décrier. Réprimons surtout la hauteur et l'emportement, qui conviennent si mal, et qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur Durnol ; c'est un bonhomme au fond, mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfants, et il en était à l'article de l'âne de Balaam : un jeune garçon se mit à rire. M. Durnol fut indigné ; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très bien, surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage, M. Durnol s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

*

Écrite à la fin de 1763 ou au début de 1764, cette lettre a été introduite par Voltaire dans le volume de ses Contes de Guillaume Vadé, publié anonymement en 1764. Elle constitue, comme l'a montré John Iverson, une des réponses de l'écrivain à une Instruction pastorale de l'évêque du Puy, frère du poète Jean-Jacques Lefranc de Pompignan, publiée en 1763, réquisitoire contre la philosophie moderne. Sous le masque d'un pasteur imaginaire imprégné des vertus chrétiennes, l'auteur de la Lettre reproche aux défenseurs de la foi et de l'Église la violence de leur attitude et leur intolérance. Le vers cité est d'Horace : « Je déteste tout ce que tu me montres et je n'y crois pas. » L'anabaptiste, le calviniste, le papiste sont des allusions aux violences des guerres de Religion du XVI^e siècle ; les personnages cités ensuite ont commis ou commandité des meurtres politiques. Le P. Canaye est un personnage de la satire attribuée à Saint-Évremond, Conversation du maréchal d'Hocquincourt, qui répète : « Point de raison ! c'est la vraie religion, cela. »

Sur le précepte « Femmes, soyez soumises à vos maris »

L'abbé de Châteauneuf me contait un jour que Mme la maréchale de Grancey était fort impérieuse ; elle avait d'ailleurs de très grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile ; elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée ; elle disait : « Vous pensez donc que ces actions m'ont coûté des efforts ? » Ses amants l'adoraient, ses amis la chérissaient, et son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation, et dans ce cercle d'amusements qui occupent sérieusement les femmes ; n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais

mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain, et les intérêts de son cœur. Enfin, quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de Racine, et fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui faisait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place ; qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit ; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentiments, et le tableau de sa vie.

On lui fit lire Montaigne : elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de Plutarque : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. « Qu'avez-vous donc, madame ? lui dit-il.

– J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris* ; j'ai jeté le livre.

– Comment, madame ! Savez-vous bien que ce sont les Épîtres de saint Paul ?

– Il ne m’importe de qui elles sont ; l’auteur est très impoli. Jamais monsieur le maréchal ne m’a écrit dans ce style ; je suis persuadée que votre saint Paul était un homme très difficile à vivre. Était-il marié ?

– Oui, madame.

– Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature : si j’avais été la femme d’un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris !* Encore s’il s’était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais : Voilà un homme qui sait vivre ; et pourquoi soumises, s’il vous plaît ? Quand j’épousai M. de Grancey, nous nous promîmes d’être fidèles : je n’ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d’obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N’est-ce pas assez qu’un homme, après m’avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N’est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la suppression d’une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort sans qu’on vienne me dire encore : *Obéissez ?*

« Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! Parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

« Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre.